

* **Sur le mythe de la «collaboration» entre «les sionistes» et les nazis (1)**

Cette série d'articles vise à remettre en cause une série de mythes répandus aussi bien à l'extrême droite qu'à l'extrême gauche, chez les antisionistes comme chez les négationnistes type Faurisson¹, les néofascistes et les néonazis.

Nous commencerons cette série par la traduction de deux articles, l'un de Gerry Ben Noah, l'autre de Paul Bodganor («Un canular antisémite : Lenni Brenner et la prétendue «collaboration» sioniste avec les nazis») sur un trotskiste américain (Lenni Brenner) dont les livres sont **LA** référence dans tous les courants politiques anglosaxons, chez tous ceux (consciemment antisémites ou pas, peu nous importe) qui veulent nier toute légitimité au droit du peuple juif à disposer de lui-même mais aussi qui se livrent aussi à un amalgame ignoble entre sionisme et nazisme. La reproduction de ces articles ne signifie pas que nous soyons d'accord avec toutes les positions qui y sont défendues. Mais ces textes permettent de nous donner des armes pour remettre en cause des mythes largement diffusés en France. Même si les livres de Brenner n'ont jamais été traduits en français, les affabulations, falsifications et déformations qu'ils contiennent sont courantes dans les publications et sites gauchistes, altermondialistes, «propalestiniens» ou tiersmondistes.

Nous publierons aussi quelques comptes rendus de livres ou d'articles sur la prétendue «collaboration» entre les sionistes et les nazis, dans la mesure où ce sujet a été étudié par des spécialistes plus sérieux et rigoureux que les idéologues et militants de «l'antisionisme» de droite ou de gauche.

Voici en tout cas le premier article de cette série qui promet d'être longue... hélas !

Y.C., *Ni patrie ni frontières* ! 17 novembre 2018

¹ On trouvera dans les *Ecrits révisionnistes* de Faurisson de très nombreuses références aux livres de Lenni Brenner.

* Le cinéaste Ken Loach a monté en 1987 une pièce de Jim Allen, *Perdition*², aux relents antisémites, pièce elle-même fondée sur les écrits du trotskiste américain Lenni Brenner. L'ex-maire de Londres, Ken Livingstone, a tenu à plusieurs reprises des propos antisémites en se réclamant du même auteur, notamment ses deux livres (disponibles sur le site marxists.org ET sur le site négationniste [aarrgh](http://aarrgh.org)) : *Zionism in the Age of the Dictators* et *The Iron Wall : Zionist Revisionism from Jabotinsky to Shamir*. L'article qui suit a été publié dans *Socialist Organiser* le 4 octobre 1984 (*Socialist Organiser* a précédé l'AWL, à laquelle appartiennent Martin Thomas³ et Stan Crooke dont nous avons déjà traduit plusieurs textes).

Y.C., *Ni patrie ni frontières !*

* Lenni Brenner et le massacre nazi

La «révision⁴» de l'Holocauste est devenu le fonds de commerce de l'extrême droite en Europe et aux Etats-Unis, depuis le livre de Richard Harewood *Did The Six Million Really Die?* (Six millions [de Juifs] sont-ils vraiment morts ?) jusqu'à *La Mystification du XX^e siècle* d'Arthur Robert Butz. Que les pronazis cherchent à excuser leurs héros qui sont responsables d'un des plus grands crimes de l'histoire n'a rien d'étonnant. Par contre, ce qui est remarquable, c'est l'émergence récente d'une version «de gauche» du «révisionnisme» concernant l'Holocauste.

Dans le pire des cas, on trouve un trotskiste⁵ français qui défend le fait que Robert Faurisson aurait le droit de nier l'existence des chambres à gaz et des camps d'extermination. Le plus souvent, cependant,

² Pour plus de détails on se reportera aux citations de cette pièce contenues dans l'article de Stan Crooke «Les racines stalinienne de l'antisémitisme de gauche» <http://mondialisme.org/spip.php?article2455> (NdT).

³ Martin Thomas : «Comment être pro-palestinien...sans être “ antisioniste ” ?» <http://nfnf.eu/spip.php?article581&lang=fr> (NdT)

⁴ En français, on utilise les mots «négation», «négationnisme» et «négationnistes» (et non *revision*, *revisionism* et *revisionists* comme le fait l'auteur ici), puisque «révisionnisme» est le terme employé par les négationnistes pour dissimuler leurs falsifications et leurs prétendus «doutes». En anglais, il existe pourtant des expressions sans ambiguïté comme *Holocaust denial* (négationnisme) et *Holocaust deniers* (négationnistes). J'ai respecté le choix de l'auteur, dans cette traduction en français, même si je le trouve particulièrement malheureux, mais j'ai placé les mots «révisionnisme» et «révisionnistes» entre guillemets ... sauf quand il s'agissait des révisionnistes de Jabotinsky ! Il faut ajouter que, dans le monde universitaire anglosaxon, on utilise une expression très juste, *Holocaust inversion*, et donc aussi *Holocaust inverters*, pour désigner les antisionistes qui font des «sionistes» actuels des personnes comparables aux nazis voire pire, et qui prétendent que le peuple palestinien vivrait aujourd'hui dans une situation semblable à celle du peuple juif en Europe pendant la seconde guerre mondiale. Une expression comme «ceux qui inversent l'Holocauste» (ou «les inverseurs» ou les «renverseurs du judéocide») conviendrait sans mieux pour qualifier la plupart des gauchistes ou libertaires antisionistes que «révisionnistes» ou «négationnistes de gauche» (NdT).

⁵ En réalité, à ma connaissance, ce ne fut pas principalement chez les trotskistes, mais chez les anarchistes, libertaires, conseillistes et pseudo «ultra-gauches» français que l'on trouva des défenseurs de la liberté d'expression de Robert Faurisson et des individus qui affirmaient avoir des «doutes» sur l'existence des chambres à gaz et/ou sur l'ampleur du judéocide, ou alors qui prétendaient «ouvrir le débat» contre les prétendus «vérités indiscutables» des universitaires ou la « légende de la Résistance » sur ces questions. Par ordre alphabétique : Jean-Pierre Carasso, Gilles Dauvé (alias Jean Barrot), Jean-Gabriel Cohn-Bendit, Claude Guillon, Christiane Martineau, Serge Quadrupani, etc. Ainsi que dans des publications comme *La Guerre Sociale*, *La Banquise*, *Jeune Taupe*, etc. Pour plus de détails on lira «Incredibles négationnistes, 1945-2014», n° 45-46 de *Ni patrie ni frontières*, qui reproduit aussi, par charité, les explications confuses de C. Guillon et S. Quadrupani. On trouvera une prolongation plus actuelle (2016) de cette confusion inquiétante dans «Réponse à un article de Claude Guillon : L'humour juif n'a rien à voir avec les "plaisanteries" antisémites !» et «De la cécité face au

les révisionnistes «de gauche» ne nient pas que l'Holocauste ait eu lieu : ils ne font que plaider pour que l'on redistribue les responsabilités de cette tragédie. Ils suggèrent que les nazis n'étaient pas les seuls responsables du désastre qui s'abattit sur le peuple juif. Selon eux, le sionisme doit, lui aussi, partager cette culpabilité.

Certains dirigeants sionistes firent effectivement le calcul que des antisémites pourraient, pour leurs propres raisons, collaborer avec eux. Ces sionistes pensaient qu'il existait un terrain d'entente logique entre le sionisme et l'antisémitisme (en tout cas, avec le vieil antisémitisme, à la fois chrétien et pré-nazi, typique de l'Europe centrale), dans la mesure où ces deux courants rejetaient l'assimilation des Juifs.

Le sionisme est né pour lutter contre l'antisémitisme mais il a été aussi engendré par lui, en quelque sorte. Les dirigeants sionistes ont élaboré leur projet de convaincre les Juifs de partir vivre en Palestine, afin qu'ils soient hors de portée des antisémites. Ils procédèrent à des calculs et à des analyses «réalistes» du monde dans lequel ils vivaient, en cherchant des moyens pour réaliser leur programme. Ainsi des dirigeants sionistes rencontrèrent des ministres du gouvernement tsariste, féroce-ment antisémites, comme von Plehve, par exemple.

De la même façon, les sionistes s'allièrent successivement avec l'Etat turc, l'impérialisme britannique et enfin l'impérialisme américain. Les principaux dirigeants du mouvement sioniste furent toujours partisans d'un réalisme brutal et d'une *Realpolitik* cynique au service de leur objectif central : créer un Etat juif. Cette attitude les a conduits à des épisodes honteux et à des contacts fort peu recommandables.

La *Realpolitik* des dirigeants sionistes, ainsi que leur lenteur à comprendre que l'ancien antisémitisme avait été remplacé par sa variante nazie, meurtrière et génocidaire, variante avec laquelle il ne pouvait y avoir aucun accommodement, ont sans doute contribué à endormir la capacité des Juifs d'Europe à réagir face au nazisme.

*** Identifier les véritables responsables**

Mais constater cette confusion tragique ne peut en aucun cas nous amener à identifier le sionisme et l'antisémitisme, ni à rendre responsables les sionistes, sur un plan moral ou politique, du massacre des Juifs européens par Hitler. Une telle position est à la fois obscène et stupide. C'est pourtant la conclusion à laquelle arrive le nouveau «révisionnisme» et celle qu'il proclame aux yeux du monde. Cette idéologie atteint des sommets de stupidité, lorsque, après avoir fait joujou avec l'idée abstraite d'une identification logique entre sionisme et antisémitisme, elle prétend s'appuyer sur des «faits historiques».

Il est important de reconnaître que, si le «révisionnisme» est absolument central dans l'idéologie de l'extrême droite, le révisionnisme de «gauche» reste – jusqu'à présent, du moins – une croyance aberrante et marginale au sein de la gauche et de l'extrême gauche.

Jusqu'à maintenant [1985], il n'a été propagé que par des articles épars dans la presse du Workers Revolutionary Party⁶ ou par des pamphlets au titre pittoresque, tel celui de Tony Greenstein: «Le sionisme est le jumeau de l'antisémitisme sous des oripeaux juifs⁷».

Jusqu'à présent, tout cela ressemble à des élucubrations loufoques.

Jusqu'à maintenant. Lenni Brenner, la dernière recrue du «révisionnisme» de gauche, est un Juif dont les livres ont toute l'apparence d'ouvrages historiques sérieux et sont publiés (à des prix onéreux⁸) par

négalionnisme (Seconde réponse à Claude Guillon)» sur mondialisme.org et npnf.eu, et dans la revue *Ni patrie ni frontières* n° 58/59 (NdT).

⁶ Ce «parti» connut son heure de gloire dans les années 60/70, époque où il était un gros groupuscule d'extrême gauche et attirait des vedettes comme Vanessa Redgrave. Il a heureusement disparu, notamment à cause de nombreux scandales de harcèlement sexuel, et de pots-de-vin payés par la Libye de Khadafi et l'Irak de Saddam Hussein pour diffuser de la propagande «antisioniste» et espionner des Juifs au Royaume-Uni (NdT).

⁷ Pour ceux que ce genre de prose intéresse, ils trouveront en ligne un texte plus récent du même T. Greenstein dans la revue *Holy Land Studies* d'octobre, 2014, «Zionist-Nazi Collaboration and the Holocaust – A Historical Aberration ? Lenni Brenner Revisited »

des éditeurs commerciaux. Ses livres soutiennent, avec une autorité apparente, que les sionistes ne combattent pas l'antisémitisme car ils éprouvaient de la sympathie pour cette idéologie. Selon Brenner, les sionistes considéraient les antisémites comme des nationalistes, à l'égal d'eux-mêmes, et pensaient qu'ils avaient un objectif commun (éloigner les Juifs d'Europe) et une évaluation similaire de la valeur intrinsèque de la communauté juive de la diaspora.

Comment rendre compte d'une analyse comme celle-ci ? Les «révisionnistes» de droite ont déjà montré à quel point il était facile de contester et même de renverser, ou d'inverser, le sens de faits historiques qui semblaient inattaquables. Bien entendu, très peu de travaux historiques peuvent survivre à un tel scepticisme fondé sur le rejet de toute preuve qui ne correspond pas à sa propre opinion.

Pour le moment, Brenner ne s'engage pas encore dans ce genre de «révisionnisme». Sa contribution spécifique à la «révision» historique consiste à donner un autre sens aux événements qu'il mentionne. La plupart des faits auxquels il fait référence sont réels et connus. Ils ont déjà été évoqués par des auteurs pro-sionistes, notamment par Hannah Arendt dans *Eichmann à Jérusalem*. (Cela ne veut pas dire qu'on ne pourrait pas dresser un vaste catalogue des inexactitudes et des contradictions qui se trouvent dans les livres de Brenner – mais un tel exercice passerait à côté de la question).

* **Congruence sionisto-nazie ?**

La pseudo «théorie» de Brenner sur la «congruence», les articulations et les points de coïncidence, entre sionistes et nazis, repose sur deux séries de phénomènes: les actions de collaborateurs individuels qui étaient sionistes et la politique des organisations sionistes qui, pour cet auteur, manquaient singulièrement de résolution dans leur lutte contre les nazis. Avec le recul historique, il nous est bien sûr facile de constater que de nombreux sionistes ont sous-estimé les nazis. Ils pensaient que le nouvel antisémitisme ressemblerait à l'ancien; c'est-à-dire qu'il serait brutal, humiliant et dangereux pour les Juifs à titre individuel. **Ils ne pouvaient pas concevoir et n'imaginèrent pas l'annihilation totale qui allait suivre.** Par conséquent, leur stratégie reposait sur une série d'hypothèses terriblement fausses concernant les perspectives immédiates pour les Juifs d'Europe.

Une chose est de constater cette confusion tragique, une autre est de laisser entendre que les sionistes n'éprouvaient aucune inquiétude quant au sort des Juifs. Une telle affirmation est absurde. Quant à prétendre qu'ils sympathisaient avec les nazis, c'est une position pour le moins étrange.

* **Une « logique interne » au sionisme ?**

Il serait insensé de nier que certains sionistes ont collaboré. Ainsi, sans aucun doute, que certains communistes, bundistes et militants ou sympathisants de gauche. Dans le monde cauchemardesque de l'Europe nazie, beaucoup de gens ont mal agi pour sauver leur propre vie ou celle de personnes qu'ils aimaient. Mais, pour Brenner, ces actes individuels de collaboration ne sont que l'expression de la **logique interne** du sionisme. Pour faire passer sa thèse plus facilement, il passe sous silence, ou présente comme de simples accidents historiques, les actes individuels ou collectifs de résistance antifasciste de la part des sionistes. Il les présente en quelque sorte comme des exceptions qui confirmeraient mystérieusement la règle qu'il a établie.

On pourrait aussi facilement élaborer un récit similaire à propos de la «logique interne» du capitalisme, de la démocratie, ou du marxisme, récit qui, avec de tels critères, «prouverait» leurs affinités avec le nazisme. De tels récits n'ont rien à voir avec une analyse historique sérieuse.

Brenner prétend être opposé au nationalisme juif, au nationalisme arabe et à tous les nationalismes. Peut-être est-il tellement éloigné du nationalisme qu'il ne ressent pas le besoin d'éviter les expressions racistes qui parsèment pourtant ses écrits. Ainsi, il présente les conflits entre les dirigeants arabes palestiniens durant l'entre-deux-guerres non seulement comme des conflits au sein «*de classes dominantes parasites*», mais aussi entre des «*Levantins⁹ classiques*» (*Iron Wall*, p. 57); selon lui, les Arabes palestiniens dans leur ensemble avaient un «*faible niveau de culture*» (ibid. p. 65). Et, en ce qui concerne les Juifs, Brenner écrit: «*les bidonvilles juifs étaient notoirement sales; comme le dit un vieux*

⁸ Désormais certains de ces ouvrages sont disponibles gratuitement sur Internet (*NdT*).

⁹ Le mot «Levantins» (originaires du Levant) n'a rien de péjoratif au départ mais ce sont des écrivains-voyageurs comme Pierre Loti qui lui ont attribué des caractéristiques négatives, reprises ensuite par la propagande d'extrême droite, fasciste ou nazie (*NdT*).

proverbe polonais : “Deux Juifs et un fromage font trois odeurs.” Karl Marx avait raison lorsqu’il déclara que “les Juifs de Pologne sont l’un des peuples les plus visqueux” (ibid., p. 11).

Pour un révolutionnaire autoproclamé comme Brenner, reproduire ainsi un proverbe polonais antisémites est tout simplement incroyable. De tels propos sont fréquents chez Brenner et vont de remarques paranoïaques (la suggestion que des Juifs riches contrôlent le Parti démocrate américain et donc la politique étrangère des Etats-Unis) à des réflexions simplement déplaisantes – lorsqu’il affirme, par exemple, que le parti Agudat Israël¹⁰ exige du Likoud «*sa livre de chair*» (p. 207) comme prix de son soutien parlementaire.

On constate donc une curieuse ambivalence dans les écrits de Brenner. Il dénonce le sionisme parce que ce mouvement aurait méprisé les Juifs et, d’un autre côté, il les méprise lui-même. De même, il caractérise les sionistes-révisionnistes¹¹ comme des quasi-fascistes et il cite des déclarations de sionistes antirévisionnistes pour établir ce jugement. Mais il affirme également que les révisionnistes étaient les sionistes les plus authentiques, les plus proches de la **logique interne** du mouvement sioniste.

Les critiques politiques des sionistes travaillistes contre le Parti révisionniste de Jabotinsky (qu’il utilise pour prouver que ces derniers étaient des réactionnaires) sont ensuite écartées, présentées comme de mauvaise foi ou relevant d’une «fausse conscience». Pour Brenner, tantôt les désaccords du Parti travailliste avec les partisans de Jabotinsky étaient entièrement tactiques et concernaient seulement la façon de mener une entreprise coloniale ; tantôt, la gauche ne comprenait tout simplement pas, contrairement au brillant Brenner, qu’elle fonctionnait selon la même logique que les sionistes-révisionnistes.

* **Psychanalyse ?**

Pour un marxiste, Brenner accorde une énorme et étonnante importance à ses capacités d’analyser de façon critique la psyché des autres. Il ne se contente pas de décortiquer les pensées des sionistes travaillistes; Brenner prétend aussi «démontrer» que le Betar¹² était fasciste en se référant à l’état mental d’une hypothétique «militant moyen du Bétar» (*Zionism in the age of dictators*, p. 114). L’auteur nous propose également une psychanalyse de Jabotinsky: «rien n’était plus ambigu que la fixation orale de Jabotinsky (...); il détestait les mathématiques et était toujours indiscipliné en classe, signe infallible de fixation orale (...) Il avait d’autres symptômes de fixation orale : il était irrémédiablement accro aux romans policiers et aux westerns.» (*Iron Wall*, p. 6).

C’est à cause de ce genre d’analyses que la psychanalyse a mauvaise réputation. Ces propos révèlent aussi que, derrière les couvertures glacées des ouvrages de Brenner, on trouve des éléments aussi farfelus que les tentatives précédentes de construire une version «socialiste» du «révisionnisme» historique à propos du judéocide. Pourquoi, dès lors, les livres de cet auteur sont-ils considérés comme crédibles ?

Un commentaire d’Isaac Deutscher nous fournit sans doute un indice, une clé d’interprétation: «L’antisioniste exhortait les Juifs à faire confiance à leur environnement non juif, ainsi qu’à aider les

¹⁰ Mouvement politique international rassemblant des Juifs ultra orthodoxes. Fondé en 1912 à Katowice (ville aujourd’hui polonaise), il regroupe au départ des Juifs hostiles au sionisme, tellement hostiles que l’un de ses porte-parole fut assassiné par la Haganah, organisation paramilitaire sioniste, en 1924. Après la seconde guerre mondiale, son hostilité au sionisme diminue considérablement ; il participa à des coalitions avec le Likoud ou le Parti travailliste et sympathise même avec le mouvement d’implantation des colons en Cisjordanie (*NdT*).

¹¹. Fondé en 1925 par Vladimir Jabotinsky, ce parti sioniste s’appelait «révisionniste» parce qu’il souhaitait **réviser** le programme de l’Organisation sioniste mondiale, jugé beaucoup trop molle. Le Parti révisionniste, ultranationaliste et anticommuniste, était opposé à la fois à la gauche sioniste marxiste et au centre droit sioniste. Il voulait notamment augmenter le rythme de l’installation des Juifs en Palestine pour créer un rapport de forces plus favorable face aux Arabes ; défendre une politique plus agressive face aux Britanniques qui détenaient un mandat sur la Palestine ; créer un Grand Israël en s’alliant avec les religieux ; et enfin il n’hésita pas à utiliser la violence et le terrorisme contre les civils arabes et contre l’armée britannique. Ce parti compta, pendant de nombreuses années, une tendance explicitement fasciste dont les dirigeants (A. Ahiméir, U.Z. Greenberg et Y. Yevin) venaient d’ailleurs de la gauche travailliste – selon une tendance assez classique depuis Mussolini ! Les idées de Jabotinsky influenceront la naissance en 1948 du Hérout de Menahem Begin puis du Likoud en 1973.

¹² Mouvement juif de jeunesse d’extrême droite, fondé par Jabotinsky en 1923, à Riga, en Lettonie et lié au Parti révisionniste, sioniste d’extrême droite, créé par le même Jabotinsky. (*NdT*)

“forces progressistes” présentes dans cet environnement (...) et donc à espérer que ces forces défendraient efficacement les Juifs contre l’antisémitisme. (...) De leur côté, les sionistes insistaient sur la haine profondément ancrée des non-juifs et exhortaient les juifs à ne faire confiance, pour leur avenir, qu’à leur propre État. Dans cette controverse, le sionisme a remporté une terrible victoire, une victoire qu’il ne pouvait ni souhaiter ni attendre» (*The Non-Jewish Jew*¹³, p. 91).

Comme la plupart des gens de gauche et d’extrême gauche, Brenner souhaite que cette victoire n’ait jamais eu lieu. Mais au lieu de réfléchir sérieusement au type de stratégie socialiste qui pourrait éloigner les Juifs du sionisme, il construit un monde imaginaire dans lequel les sionistes souhaitaient et attendaient l’Holocauste et dans lequel les nationalistes juifs les plus fanatiques étaient, en réalité, d’ardents antisémites.

Tout cela constituerait sans aucun doute une étude de cas intéressante pour les psychanalystes. Les marxistes, quant à eux, auraient plutôt intérêt à se tourner vers l’ouvrage de Nathan Weinstock: *Le sionisme contre Israël*¹⁴.

* **Gerry Ben Noah**, *Socialist Organiser*, 4 octobre 1984

¹³ Il s’agit sans doute de *Essais sur le problème juif*, Payot, 1967. En tout cas, voici ce qu’écrivait Deutscher écrivait sur sa judéité : « Si ce n’est pas une race, qu’est-ce qui fait un Juif ? La religion ? Je suis un athée. Le nationalisme juif ? Je suis un internationaliste. Dans aucun de ces sens je ne suis donc juif. Je suis juif, cependant, en raison de la force de ma solidarité inconditionnelle avec ceux qui sont persécutés et exterminés. Je suis un Juif parce que je ressens la tragédie juive comme ma propre tragédie ; parce que je ressens le poids de l’histoire juive ; parce que j’aimerais être prêt à faire tout ce que je peux pour assurer la sécurité réelle, et non la sécurité illusoire, des Juifs et leur respect d’eux-mêmes. » (NdT)

¹⁴ Désavoué aujourd’hui par N. Weinstock, ce livre se trouve encore d’occasion (NdT).